

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Laurent Seksik Romain Gary s'en va-t-en guerre

roman

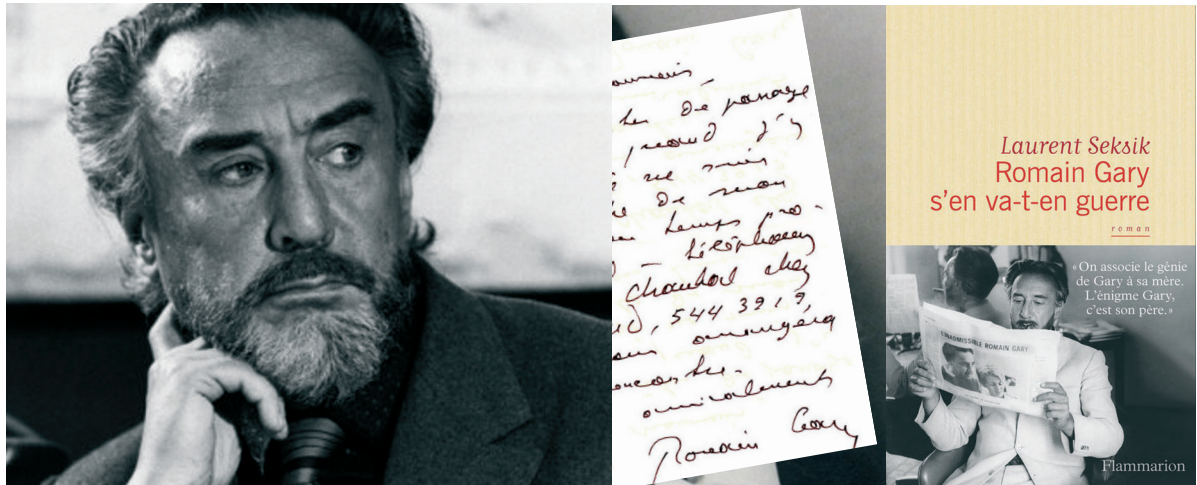


« On associe le génie
de Gary à sa mère.
L'énigme Gary,
c'est son père. »

Flammarion

Sommaire

02. Édito - Romain Gary par Laurent Seksik
03. Entretien avec Laurent Seksik
08. Extraits choisis - Laurent Seksik
Romain Gary s'en va-t-en guerre
10. Romain Gary - Portrait
12. Histoire d'un sacrifice
Robert, Alice et la guerre
14. Dernières parutions
16. Agenda février-mars 2017



Édito

Romain Gary par Laurent Seksik

Nathalie Jungerman

« Elle voulait offrir à son fils le meilleur des futurs et ne devinait nulle part de lendemains qui chantent au milieu des rues de Wilno. À lire les nouvelles du monde, à entendre les bruissements de haine, elle sentait comme une menace, quelque chose de trouble et de confus mais qui semblait couvrir, gronder au-dessus d'elle, des coups de tonnerre lointains et dont l'écho se rapprochait. » Laurent Seksik, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Flammarion, page 32.

Mina Owczynska-Kacew rêvait son fils diplomate, français, écrivain célèbre. Romain Gary (1914-1980) a réalisé tous les vœux de sa mère à qui il a rendu hommage dans *La Promesse de l'aube*. De son père, il n'a presque rien dit, ou lui a inventé une identité, en prétendant qu'il était Ivan Mosjoukine, le plus célèbre acteur russe du cinéma muet. C'était en réalité un fourreur du ghetto de Vilnius, la « Jérusalem de Lituanie », qui s'appelait Arieh Kacew. Il a quitté sa femme et son fils en 1925 pour construire une autre famille avant d'être assassiné avec les siens par le régime nazi. Laurent Seksik, écrivain et médecin, qui est l'auteur des *Derniers jours de Stefan Zweig* et du *Cas Eduard Einstein* vient de publier aux éditions Flammarion, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, son huitième roman. Il s'appuie sur l'œuvre de Gary, sur les biographies existantes, sur des archives récemment accessibles, sur ses intuitions et sa profonde connaissance de la nature humaine pour raconter un épisode charnière de l'enfance de Roman Kacew qui deviendra Romain Gary, et sera le seul écrivain à recevoir deux fois le prix Goncourt dont l'un sous le pseudonyme d'Émile Ajar.

Avec beaucoup de finesse, de dextérité, d'émotion aussi, Laurent Seksik « anime » ses personnages dans une sorte de récit enchâssé qui octroie à chacun plusieurs chapitres dans lesquels Nina (Mina Kacew), Roman ou Arieh s'expriment, agissent, pensent et rêvent. Ces différentes séquences dressent des portraits souvent bouleversants et restituent, à la lisière du réel, la « tragédie du père absent ».

Entretien avec Laurent Seksik

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Romain Gary s'en va-t-en guerre est votre huitième roman. Comme *Les derniers jours de Stefan Zweig* (Flammarion, 2010) et *Le cas Eduard Einstein* (Flammarion, 2013), il est sous-titré « roman » et évoque la vie d'une personnalité au plus près de la vérité, de la réalité, de ce qu'elle a été. Pour l'écriture de ces textes romanesques, vous travaillez au préalable comme un biographe, vous menez des recherches approfondies sur la vie et l'œuvre de votre protagoniste... En 2008, vous aviez publié une biographie d'Albert Einstein (*Folio biographies*) qui se lisait d'ailleurs comme un roman... Vous interrogez-vous sur la forme que va prendre le texte avant de vous lancer dans l'écriture ?

Laurent Seksik Je ne m'interroge pas sur la forme avant de me lancer dans l'écriture, je pars à l'aventure et le texte prend forme. L'objet de mon questionnement concerne la destinée du personnage qui me préoccupe. À travers un pan de sa vie, j'ambitionne d'éclairer l'ensemble de son existence. Le projet est là. *Les derniers jours de Stefan Zweig*, *Le cas Eduard Einstein*, *Romain Gary s'en va-t-en guerre* sont des romans ou plus précisément des exofictions. L'enjeu de l'écriture est de suivre les personnages ancrés dans leur réalité et de les accompagner dans le périple que je les vois suivre. Je fais donc appel à mon intuition tout en exploitant les connaissances rassemblées sur le sujet, ce qui permet d'accéder à un autre niveau que la stricte information biographique. La biographie d'Albert Einstein, publiée chez Gallimard en 2008, était de nature différente puisque le projet – une commande – nécessitait de raconter l'entière vie d'Einstein, et d'une certaine façon la forme était définie au préalable.

Ces livres sont une évocation biographique qui se concentre sur un court laps de temps. Pour ce dernier, il s'agit de 24 heures de la vie de Romain Gary, enfant... Comment choisissez-vous les personnalités qui feront le sujet de vos livres, et qu'est-ce qui a motivé l'écriture de ce roman sur Gary ?

L.S. Avant tout, le sujet traité doit provoquer une sorte de résonance intime, tisser des liens avec ma propre vie. C'est un peu de l'ordre du transfert psychanalytique. Je travaille sur des personnalités dont je connais presque intimement la vie. Le sujet s'impose à moi, à chaque fois. Les romans de Romain Gary m'ont marqué comme bon nombre de lecteurs. Mais d'autres composantes ont enrichi cette lecture : le fait d'avoir grandi à Nice où Gary a laissé son empreinte, le fait d'avoir souhaité être écrivain à l'âge de quinze ans (la médecine est venue bien après)... Le fait aussi qu'à Nice, j'habitais devant l'église russe, dans une rue qui portait le nom de celui qui a encouragé Romain Gary à écrire, Roger Martin du Gard, j'allais au lycée du Parc Impérial tellement associé à l'écrivain dans *La Promesse de l'Aube*. Cet attachement au passé me permet de trouver une cohérence personnelle dans le choix du sujet avant même d'entreprendre celui-ci. Je me souviens précisément du moment où j'ai compris qu'il fallait que je me lance dans un projet d'écriture sur Romain Gary. Alors que j'étais en train de travailler à un roman sur Freud, mon regard s'est attardé, sur un mur du salon, sur une affiche d'*À bout de souffle* de Godard où trônait le visage de Jean Seberg, puis s'est posé sur un rayonnage de ma bibliothèque entièrement consacré à Gary. À cet instant précis, il m'a semblé évident que je devais écrire sur lui. L'entreprise tient à peu de choses, me direz-vous, en réalité, comme je



Laurent Seksik, janvier 2017.
Photo Astrid di Crollanza
© Flammarion

Né en 1962, à Nice, Laurent Seksik est médecin et écrivain. Après avoir fini son clinicat, il a une expérience journalistique et devient critique littéraire pour *Le Point*, chroniqueur sur *France Inter*, producteur d'une émission consacrée aux livres sur *ITÉlé*, puis rédacteur en chef du *Figaro Étudiant*. En 1999, son premier roman *Les Mauvaises Pensées* est traduit dans une dizaine de langues. *Les derniers jours de Stefan Zweig* (Flammarion, 2010) et *Le cas Eduard Einstein* (Flammarion, 2013) ont été traduits dans le monde entier. En septembre 2015, il publie son septième roman, *L'Exercice de la médecine*. En mars 2016, Laurent Seksik adapte pour le théâtre, *Le Monde d'Hier*, l'autobiographie de Stefan Zweig et son livre-phare. La pièce est jouée au Théâtre des Mathurins avec l'acteur Jérôme Kircher. *Romain Gary s'en va-t-en-guerre* (janvier 2017) est son huitième roman. Il a écrit le scénario de l'adaptation en bande dessinée des *Derniers Jours de Stefan Zweig* publié chez Casterman, dessins de Guillaume Sorel et a publié une biographie d'Albert Einstein en 2008 (Gallimard, Folio biographie).

Roman
Les Mauvaises Pensées, Lattès, 1999.
La Folle Histoire, Lattès, 2003.
La Consultation, Lattès, 2005.
Les derniers jours de Stefan Zweig, Flammarion, 2010.
La Légende des fils, Flammarion, 2011.
Le cas Eduard Einstein, Flammarion, 2013.
L'Exercice de la médecine, Flammarion, 2015
Romain Gary s'en va-t-en guerre, 2017

Biographie
Albert Einstein, Gallimard. Folio, 2008

Théâtre
Les Derniers jours de Stefan Sweig, Flammarion, 2012.

vous l'ai dit, cela remonte à loin, et puise dans les souvenirs d'enfance. Sans compter que Gary est sans doute l'auteur que je connais le mieux. J'ai commencé à le lire à 14 ans, et au même âge, j'arpentais quotidiennement les lieux dont il est question dans *La Promesse de l'aube*. Il y a aussi le fait que Paul Pavlowitch qui a incarné Émile Ajar m'avait confié avoir trouvé des accents et des personnages à la Gary dans mon précédent roman intitulé, *L'exercice de la médecine* (Flammarion, 2015).

Je vois aussi une véritable logique à écrire sur Gary après avoir écrit sur Zweig, car il existe entre eux une parenté, une proximité affective. Romain Gary et Stefan Zweig ont un destin aussi fascinant que leur œuvre. L'un est né dans une zone entre Pologne et Russie, un pays sans nom où se succèdent les nations, l'autre dans la Mitteleuropa. Au-delà de leur destin tragique, de leur suicide, ils ont été façonnés par une histoire assez proche. Ce sont aussi des conteurs qui ont un intérêt commun pour la psychologie féminine. Zweig s'est donné la mort le 23 février 1942 et la même année, Gary a commencé à écrire son premier roman. J'aime à penser qu'il y a eu entre eux un passage de flambeau.

C'est donc tout un ensemble de facteurs qui permettent de se lancer dans une entreprise qui prendra deux années de votre vie. Après les *Derniers jours de Stefan Zweig*, j'ai écrit en quelque sorte les premiers jours de Romain Gary

Est-ce aussi le mystère autour du père de Romain Gary qui a motivé l'écriture ?

L.S. Ce mystère ne l'a pas motivé mais il y a eu cette évidence que le génie de Gary ne devait pas être uniquement associé à sa mère et qu'une partie au moins était dans l'absence du père, dans le besoin éperdu de reconnaissance qui l'a poursuivi toute son existence. Jusqu'aux derniers jours, Gary a menti sur l'identité de son père. Dans *La Promesse de l'aube*, il lui consacre une dizaine de lignes, puis ne parlera plus jamais de son géniteur.

Les biographies évoquent peu le père de Gary, Arieh Kacew, et pas du tout son demi-frère. Sur quels documents vous êtes-vous appuyé ?

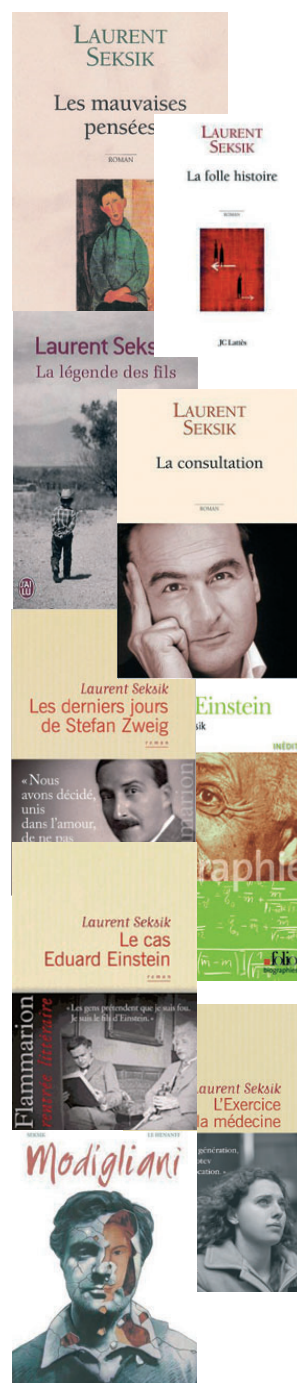
L.S. Toutes les biographies en délirent un portrait. Celle de Myriam Anissimov, par exemple, consacre une vingtaine de pages à Arieh Kacew. Il me semble que l'on peut écrire un roman à partir de ces éléments, en puisant également dans les archives. Jean-François Hangouët des *Cahiers de l'Herne Romain Gary* a confié que mon roman exprimait par la voie romanesque une forme de vérité de Gary, éclairait son destin, et qu'il permettait une approche différente mais respectueuse de la réalité. Quant à l'existence de son demi-frère qui se prénommaient Joseph, je l'ai apprise en consultant les Archives de Lituanie accessibles depuis peu. J'ai fait de ce frère un personnage du livre parce qu'il a été un personnage important de la vie de Gary. Le fait de se créer un double lorsque l'on a perdu son demi-frère n'est sans doute pas innocent.

Vous êtes médecin et écrivain. D'une certaine façon, écrivez-vous pour comprendre, mieux voir ?

L.S. Je cerne mieux mon personnage après avoir écrit mais ce n'est pas le but. J'écris surtout pour retrouver une émotion, quelque chose d'indéfinissable, d'insaisissable, que j'ai l'impression d'avoir vécue dans l'enfance. Je cours après cette émotion-là et j'essaie chaque jour de la renouveler en étant dans la peau de mes personnages. Mais il est aussi important à mes yeux de garder une certaine distance. De ne pas toujours s'autoriser à écrire. De tourner autour de son prochain roman, d'y penser comme une terre promise, inaccessible. De lutter pour ne pas écrire jusqu'à ce que cela devienne une nécessité impérieuse, le livre murissant dans l'inconscient, le désir de solitude, le besoin de réclusion volontaire imposés par l'écriture deviennent plus grands, dépassent l'envie d'une existence sociale. Donc durant un temps, après avoir achevé



Laurent Seksik
Romain Gary s'en va-t-en guerre
Éditions Flammarion, janvier 2017.
227 pages, 19 €



un roman, je lutte pour ne pas écrire. Et quand ces périodes durent, s'opère la tentation de revenir à ma vie antérieure de médecin. Mais de plus en plus, l'âge et l'expérience aidant, l'exigence semble croître, l'écriture romanesque exige une vie entière, des jours entiers de travail et ne se partage pas. Pour revenir à votre question, sur pourquoi j'écris, et conclure, je crois que lorsque j'aurai saisi la véritable raison, je cesserai d'écrire.

Est-ce que la construction d'un roman vous demande plusieurs versions ? Écrire, est-ce pour vous un métier de patience ?

L.S. J'hésite à utiliser le terme de métier pour ce qui repose aussi sur une inspiration. Écrire demande un travail colossal, qui remplit chaque jour, du matin jusqu'au soir de la même façon que si j'avais mes personnages dans un cabinet de consultation... Avant la version définitive de *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, j'ai débordé écrit une sorte de biographie qui embrassait toute la vie de l'écrivain. J'ai commencé par Nina et la naissance de Gary, ensuite je passais aux années 1930 à Nice, puis 1940 à Londres, et aux années 1950 à Paris jusqu'à sa mort. J'avais alors un livre de 350 pages. Sans m'interroger sur la forme qu'allait prendre mon texte, je suivais la vie de Gary en tentant de saisir les épisodes à travers la voix de quelqu'un qui racontait ce qu'il avait vu. C'était la mère de Gary, un ami du Lycée Massena, un sous-lieutenant à Aix-en-Provence, une jeune anglaise (sa maîtresse à Londres en 1942), Lesley Blanch dans les années 1950 après le premier Goncourt, un barman de chez Lipp, Paul Pavlowitch et à nouveau Lesley Blanch, jetant les cendres de Gary à la mer. J'ai mis un an à écrire ce livre qui s'appuyait sur une documentation conséquente. Je l'ai donné à lire à Anna Pavlowitch (directrice de Flammarion et fille de Paul Pavlowitch) qui m'a dit avoir très envie de savoir ce qui se passe derrière la porte fermée de la chambre dans laquelle se tenaient Gary et son père. Cette séquence terminait le premier chapitre et je passais à

autre chose dans le suivant. J'ai donc « ouvert cette porte », selon la suggestion d'Anna, et une lumière a comme déferlé sur le livre : j'ai commencé à voir, à entendre ce qui survenait dans cette pièce et je n'ai plus cessé d'écrire, happé par mon sujet comme par magie. Une biographie qui s'échelonne sur près de soixante années s'est transformée en un roman qui évoque 24 heures de la vie de Romain Gary. Et j'ai l'impression d'en dire davantage dans ces 24 heures que dans le récit de toute une vie.

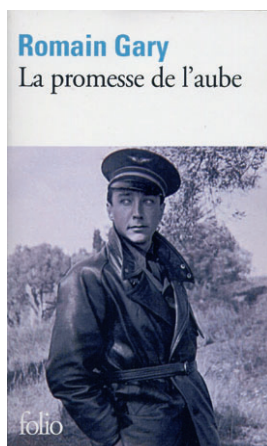
En fait, le processus a presque été le même pour Einstein. J'ai débuté par un essai biographique sur le physicien (publié en Folio), puis je me suis concentré sur l'évocation de son fils Eduard qui représente deux lignes dans les grandes biographies pour l'écriture du *Cas Eduard Einstein*.

Vous réussissez à ne pas vous laisser entraîner trop loin des faits malgré l'utilisation de la fiction, du romanesque qui semble vous permettre de rechercher, retrouver les voix de vos personnages... Dans *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, il y a la ville, Wilno, Nina, la mère de Gary, Arieh son père, et Roman Kacew qui deviendra Romain Gary. Chaque personnage a droit à un chapitre, voire plusieurs, qui est une sorte de focus sur ses pensées, ses rencontres, ses activités de la journée...

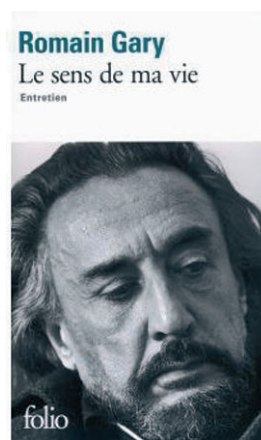
L.S. Quand on étudie la vie d'un homme « de l'intérieur », on s'aperçoit qu'elle n'est pas faite d'une succession d'événements, de faits, mais plutôt d'une succession d'émotions, de sentiments. En suivant de près mes personnages, je tente de décrire ce qu'ils ressentent, ce qu'ils font, je raconte leur existence, je les anime ou les réanime. J'ai l'impression d'être au diapason de l'âme, comme si j'entendais ou devait entendre le « la » en permanence. Une fois que je suis dans l'écriture, j'ai la sensation, non sans un certain trouble, que leur voix s'impose à moi, que je parle avec la leur. Au départ, l'écriture est dominée par l'intuition mais ensuite il y a un important travail de construction, de structure, de rythme, pour atteindre une musicalité dans



Romain Gary (1914-1980)
Prix Goncourt 1956.



Romain Gary
La promesse de l'aube (1960)
Éditions Gallimard / Folio, 1973.



Romain Gary
Le sens de ma vie. Entretien.
Préface de Roger Grenier
Éditions Gallimard / Folio, 2016.

le texte pour que l'ensemble sonne juste et que chaque protagoniste ait sa mélodie.

Dans le récit de ces vingt-quatre heures, il y a des retours en arrière mais aussi un épilogue « Wilno, 1943 », qui met en scène Arieh Kacew, le père de Romain Gary, face à un officier nazi... Le dialogue qui s'installe entre les deux personnages montre qu'Arieh a cette espérance indestructible dont parle le rabbin à Gary enfant. Il lui dit à propos de la religion (page 148) : « une espérance indestructible, heureuse, qui fait battre le cœur même aux pires moments de haine. » Arieh Kacew fait preuve d'une crédulité qui le mènera à la mort avec les siens...

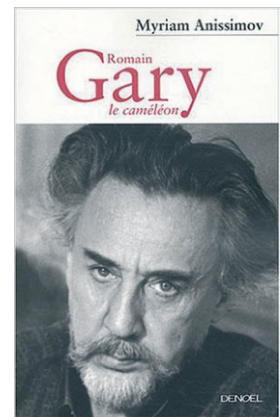
L.S. Je ne suis pas certain qu'il s'agisse de crédulité. Encore aujourd'hui, on a du mal à concevoir ce qui s'est passé, on ne parvient que difficilement, même avec la connaissance des faits à mesurer au-delà l'ampleur du drame collectif, la tragédie individuelle que chaque victime, promise à la mort, a éprouvé. Personne ne peut penser sa propre mort. Freud écrit dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », un texte de 1915 qui fait partie des *Essais de psychanalyse* : « Notre propre mort ne nous est pas représentable et aussi souvent que nous tentons de nous la représenter nous pouvons remarquer qu'en réalité nous continuons à être là en tant que spectateur. C'est pourquoi dans l'école psychanalytique on a pu oser cette déclaration : personne, au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité ». On peut imaginer avec douleur la mort des autres mais pas la sienne. Arieh Kacew, même à la veille de sa mort, dans sa fragilité et dans sa détresse absolues, garde une forme d'espoir, il incarne la vie.

Ce livre est dédié à votre mère et plus longuement à votre père, disparu avant d'avoir pu le lire.

Quelle part de vous-même avez-vous laissée dans Romain Gary s'en va-t-en guerre ? Dans Les derniers jours de Stefan Zweig, il est écrit page 86 : « Parler d'un autre était une façon de se raconter (...) Seul l'individu l'intéressait, pénétrer sa psychologie, percer son secret (...) »...

L.S. Je n'ai en effet jamais encore osé raconter ma propre vie. Je ne suis pas certain qu'elle pourrait intéresser un lecteur, et surtout, jusqu'à aujourd'hui, je pensais m'ennuyer en la racontant, puisque je n'avais rien à découvrir, à apprendre de ce que je ne connaissais déjà. Mais en effet, parlant d'un autre, je parle aussi de moi, ne serait-ce que par le choix du personnage. Et l'empathie nécessaire au projet s'exerce finalement dans les deux sens. Peut-être un jour écrirai-je sur mon père. Peut-être n'ai-je écrit sur Zweig, Gary et Einstein, que pour me mettre le pied à l'étrier et enfin un jour entreprendre ce récit, le livre de mon père. Peut-être y a-t-il dans le choix de ces personnages quelque chose de mon père d'ailleurs, – la ressemblance sur les photos entre mon père et Zweig est troublante et éclairerait peut-être pour un psychanalyste ce choix de Zweig – père ou maître en littérature. L'épilogue de *Romain Gary s'en va-t-en guerre* relate la fin du père de Gary. Je l'ai écrit pendant que mon père était en réanimation. Peut-être que l'émotion que vous m'avez dit avoir ressentie à la lecture de ce passage n'est pas étrangère à celle éprouvée par un fils en train de perdre un être si cher.

On met énormément de soi dans un livre. Dans *Les derniers jours de Stefan Zweig*, il m'est arrivé de proposer ma propre vision, mon interprétation de ce que Zweig pouvait penser, mais à propos de la phrase que vous citez, je crois en effet qu'il a écrit quelque chose d'approchant dans ses correspondances. Zweig parlait de lui à travers ses personnages, et il est nullement aussi présent que dans *Marie-Antoinette*. Il ne faut pas le chercher ailleurs, ou alors dans l'homme qui reçoit le courrier de *Lettre à une inconnue*. En deux pages, c'est lui. Si



Myriam Anissimov
Romain Gary, le caméléon
Éditions Denoël, 2004. 745 pages.
Édition revue, Gallimard Folio, 2006.



Dominique Bona
Romain Gary
Éditions Gallimard / Folio, 2001
464 pages.

L'Herne Romain Gary



Romain Gary,
Cahiers de L'Herne, 2005, 362 pages.
Cahier Gary dirigé par Paul Audi et
Jean-François Hangouët.

Ce Cahier rend compte de l'œuvre vaste, diverse et foisonnante de Romain Gary. Il contient des histoires inédites, une correspondance jusqu'alors inconnue et des textes rares.

je choisis Einstein, Zweig ou Gary, ce n'est pas que je me prends pour eux mais cela signifie que c'est à travers eux que je peux m'exprimer au mieux. En parlant d'eux, en m'approchant d'eux, oui, je laisse une part de moi-même.

Quel est le livre de Romain Gary qui vous a le plus touché, peut-être bouleversé ?

L.S. Sans hésiter *La Promesse de l'aube*, à l'origine de mon roman qui pourrait constituer l'envers du décor : la détresse de l'aube.

Vous avez consacré des livres à des écrivains, un physicien, son fils, et en 2014, un album à un peintre, Modigliani, publié avec le dessinateur Fabrice Le Henanff. Pourquoi Modigliani, entretenez-vous un lien étroit avec la peinture ?

L.S. Étroit dans la mesure où comme la musique, avec les compositeurs que j'admire, les peintres me font voyager au même endroit, dans ce lieu de l'émotion pure que j'affectionne et dont j'ai besoin. Picasso, Modigliani, Chagall me transportent. Pour la couverture de mon premier roman, *Mauvaises pensées*, j'ai choisi un Modigliani, le portrait d'un jeune homme qui correspondait exactement à Nathan, le héros de mon roman. Nathan ressemble aussi beaucoup à Romain Gary enfant. Il vit dans cette frontière russo-polonaise. Il a un don : lire dans les pensées, et il traverse l'Europe et le monde avec ce don qui est une malédiction familiale. Il y a une vraie parenté entre *Mauvaises pensées* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, mon premier et mon dernier roman, comme si une boucle était bouclée.

Modigliani et Gary ont en commun une espèce de folie créatrice, de débordement, de séduction, de mélancolie, de drame qui en font des personnages fascinants et très attachants.

Sur quel sujet portera votre prochain livre ?

L.S. Comme je vous l'expliquais, ayant terminé ce roman sur Gary, je tente de me mettre à distance de l'écriture romanesque. Je prépare un *Dictionnaire Amoureux* de Stefan Zweig et le scénario d'une bande dessinée sur Charlie Chaplin. J'espère, je sais, que bientôt reviendra le temps du roman, temps où se laisser tout entier entraîner et comme happé à nouveau par l'écriture romanesque.

Romain Gary

Bibliographie sélective

Sous le nom de Romain Gary

Éducation européenne, 1945
Tulipe, 1946
Le Grand Vestiaire, 1949
Les Couleurs du jour, 1952
Les Racines du ciel, (prix Goncourt), 1956
La Promesse de l'aube, 1960
Johnnie Cœur (théâtre), 1961
Gloire à nos illustres pionniers (nouvelles), 1962
Lady L., 1963
Adieu Gary Cooper (The Ski Bum), 1965
Chien blanc, 1970
À bout de souffle (ébauche de roman inachevé), 1970
Clair de femme, 1977
Vie et mort d'Émile Ajar (posthume), 1981
Le Sens de ma vie. Entretien, préface de Roger Grenier, 2014

Sous le pseudonyme d'Émile Ajar

Gros-Câlin, 1974
La Vie devant soi (prix Goncourt), 1975
Pseudo, 1976
L'Angoisse du roi Salomon, 1979

Extraits choisis

Laurent Seksik,
Romain Gary s'en va-t-en guerre
© Éditions Flammarion, 17 janvier 2017

Wilno, 26 janvier 1925

Nina page 32

L'idée de quitter Wilno remontait à une époque antérieure même à la succession de drames qui étaient advenus. Il lui avait toujours semblé que son destin se situait ailleurs que dans cette ville, même si elle y revenait sans cesse, si invariablement le sort la ramenait ici. Et tandis que, d'ordinaire, la plus ancrée de ses résolutions résistait seulement l'espace de quelques jours, sa détermination à partir n'avait jamais faibli. Nina n'avait jamais été sensible aux charmes de celle que l'on surnommait la Jérusalem de Lituanie, célébrée dans le continent comme le haut lieu de la religion juive, qui comptait la meilleure école rabbinique d'Europe, la plus prestigieuse bibliothèque de livres saints, qui concentrait entre ses murs tout le génie du judaïsme. Les ruelles suintaient la pauvreté et la misère, les rats couraient dans les rigoles, les familles s'entassaient à dix dans trois pièces impossibles à chauffer faute de bois ou de charbon. Cette Jérusalem spirituelle de songes et de pacotille s'édifiait sur une terre plus rude, plus impossible à vivre et plus violente que la Terre promise, un emplacement que les croisés de tout le continent, tantôt russes, tantôt polonais, tantôt lituaniens, tantôt allemands se disputaient, ne cessaient de prendre et de perdre, sans jamais dans leur avancée ou dans leur retraite manquer d'occire les habitants du ghetto, accusés tour à tour ou simultanément d'empoisonner les puits, de répandre la peste, de fomenter la révolution ou d'avoir tué le Christ. Elle avait vécu dans sa chair l'exode forcé de 1915, le grand pogrom polonais de 1919, les exactions des Cosaques dans sa jeunesse. Elle rêvait d'un ailleurs oubliés de ses origines.

Dans ce monde nouveau, on lui accorderait considération et respect. On lui demanderait à l'entendre : « Êtes-vous russe ou polonaise ? Ces grandes nations sont nos amies. » C'était la France.

Elle s'imaginait ouvrant les paupières à son réveil sur la butte Montmartre, Roman lui préparerait son petit déjeuner en beurrant une tranche de pain. Ou bien elle se voyait au commissariat de l'avenue Paul-Déroulède. (Elle adorait ce nom, qui sonnait tellement bien : Paul Déroulède. Parfois elle prononçait des noms français à voix haute pour le simple plaisir de les avoir en bouche ou de les entendre résonner dans l'air, comme on jette des dés : Georges Clémenceau, Roger Martin du Gard, Maréchal Joffre, Jules Lacourière, Louis-Claude Lacave, professeur de La Tour Maubourg, c'était tout de même autre chose que Heschel Mendevitch et Matzek Lévisky !) Elle tendait son passeport à un fonctionnaire souriant et affable comme l'étaient les Français. Une fois sa tâche terminée, l'homme qui se prénommait Jules ou Charles la raccompagnerait à la porte en lui adressant un « Bienvenue madame Kacew ».

(...)

Elle voulait offrir à son fils le meilleur des futurs et ne devinait nulle part de lendemains qui chantent au milieu des rues de Wilno. À lire les nouvelles du monde, à entendre les bruissements de haine, elle sentait comme une menace, quelque

chose de trouble et de confus mais qui semblait couvrir, gronder au-dessus d'elle, des coups de tonnerre lointains et dont l'écho se rapprochait. Elle voulait fuir cette menace, mettre Roman à l'abri de ce monde gorgé de ressentiments tout prêt à exploser au-dessus des tempêtes. Elle savait d'expérience que le souffle des tempêtes emporte d'abord dans la tourmente les plus démunis et les plus fragiles. Le malheur avait développé en elle comme un sixième sens, un don prémonitoire.

Arieh Page 69

Il traverse lentement la cour au milieu du fatras de briques et de planches de bois qui jonchent le sol. Il a retardé cet instant autant qu'il a pu. Parfois, alors qu'il s'était résolu à faire ses révélations, avait le long des rues choisi ses mots, récité son texte, il renonçait au moment de monter les escaliers ou il se défilait à l'instant d'entrouvrir les lèvres, ou, ayant déjà prononcé les premières phrases de ce qu'il s'était promis de dire, quelque chose lui interdisait de poursuivre. Aujourd'hui, quiconque le croiserait en compagnie de celle qui désormais partage sa vie pourrait constater qu'il est devenu père. C'est ce soir ou jamais. Pour éviter de se désister à nouveau tout autant que pour se faciliter la tâche, il a écrit une longue lettre qu'il a passé la nuit à rédiger et qu'il lira à son fils.

Roman Page 77

Son père demeure une intrigue. Le garçon n'arrive pas à le voir comme celui que Nina lui décrit, un être ignoble, un lâche dont les valeurs morales ont été corrompues par la concupiscentence et la luxure. Roman reste persuadé qu'un jour, ayant soudain mesuré la gravité des faits qui lui sont reprochés, l'homme se reprendra, réintégrera le domicile familial pour retrouver la place qui est la sienne. Le fils a foi en son père. Il nourrit l'espoir de revivre à ses côtés les splendeurs du temps d'avant.

Quand Arieh Kacew débarquait à la maison – événement dont la fréquence s'amenuisait au fil des mois -, l'enfant était toujours persuadé que c'était pour y poser ses valises et qu'une malle remplie d'affaires personnelles attendait déjà sur le pas de la porte. Tandis qu'Arieh s'entretenait avec sa mère, il courait se glisser jusqu'à l'entrée pour vérifier si la malle s'y trouvait. Il revenait toujours plus accablé qu'un garçon ayant perdu son père, mais dès le lendemain, sa tristesse envolée, il songeait que c'était partie remise, se mettait de nouveau à attendre avec la ferveur des croyants espérant la venue du Messie.

*Wilno, 27 janvier 1925***Roman
Page 124**

Sans doute n'avait-il pas assez dit à son père combien il le trouvait fort et imposant, comme il aimerait lui ressembler, oui, c'était sa faute si son père avait choisi de partir, l'homme ne s'était pas senti assez aimé dans sa maison par son fils, ni assez respecté, le père était allé chercher ailleurs amour, obéissance et tendresse. On ne pouvait pas accuser Nina, trop occupée pour prendre son temps en marques d'affection alors que Roman, lui n'avait rien à faire, on n'exigeait rien de lui, ni travail ni cuisine, il avait tout son temps pour aimer son père. Qu'avait-il fait de tout ce temps ? Rien, il n'en avait rien fait. Rien, sinon gaspiller toutes les heures du jour à s'amuser dans la cour du numéro 16 de la Grande-Pohulanka avec le petit Kazik, avec Marek le boiteux, s'amuser, comme si la vie était un jeu, alors que tout dit qu'elle ressemble aux misérables jours d'un ragondin, s'amuser à voler des boîtes de halva, à jeter des cailloux sur les vitres, s'exercer au « jeu de la mort » avec Jan, à se goinfrer de rahat-loukoums, à tenter de voir sous les jupes des clientes de la boutique, courir après les chiens errants, s'initier à la magie ou rester des après-midi entiers plongé dans les romans de Walter Scott et de Stevenson, comme si les secrets de l'existence se cachaient dans les livres alors qu'ils brillaient depuis toujours dans le regard de son père.

L'heure était venue pour lui de partir à l'école. Il se sentait las, fatigué de la journée à venir, peinait à se lever de chaise, avait envie d'aller se recoucher. Des braillements d'enfants résonnaient à travers la cloison, des portes claquaient, on dévalait les escaliers de l'immeuble, on cavalait dans la cour. Il regarda par la fenêtre. Le jour se levait dans sa clarté blafarde. Les portes de l'école allaient bientôt fermer. S'il ne quittait pas les lieux maintenant, c'était le retard assuré, la punition du surveillant, la convocation chez le directeur où Nina devrait essayer les accusations de mauvaise mère, l'exhortation à se reprendre, les lots de remontrances sur l'éducation qu'elle donnait à son fils, le mauvais exemple que représentait aux yeux de la collectivité une femme vivant seule et cherchant à travailler.

Sites internet**Éditions Flammarion**<http://editions.flammarion.com/>**Bnf - Romain Gary**http://www.bnf.fr/fr/collections_et_services/anx_biblios_litt/a.biblio_gary.html**Bibliographie complète de Romain Gary**http://www.bnf.fr/documents/biblio_gary.pdf

Romain Gary

Portrait

Par Corinne Amar

« La dernière fois que je l'ai vu, c'était en 1945. Il venait d'avoir le prix des Critiques pour son premier livre : *Éducation européenne*. Il était secrétaire d'ambassade à Sofia, d'où il ramenait une grippe. Il se tenait assis sur le lit de sa chambre d'hôtel du quartier de l'Opéra. Maintenant, il vient d'avoir le prix Goncourt et il boit son café du matin dans un hôtel proche du boulevard Saint-Germain. En onze ans, il a maigri. Il s'est affiné en sveltesse, en distinction songeuse. Il a toujours sa voix franco-russe qui semble hésiter entre quelque chant doucement barytonnant et la clarté latine. Ses yeux, que des cils infinis obscurissent, ont toujours leur transparence de gelée de saphir. (...) » Celui qui esquisse ce portrait de Romain Gary, dans *Le Figaro littéraire*, un 22 décembre 1956, c'est le romancier essayiste Paul Guth, son aîné de quelques années. Et déjà, transparaît dans les grandes lignes affectueuses, romanesques, séduites, la figure que l'on connaît, que l'on croit connaître ; celle de l'homme aux mille et une vies tantôt vécues tantôt imaginées, étudiant à Paris, fauché, souvent affamé, vivant de petits boulots pour aider sa mère (ayant vécu « jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, du travail d'une vieille femme malade et surmenée »), fou d'avions (ceux de l'armée), héros de la Seconde Guerre mondiale, écrivain comblé d'honneurs, époux de la romancière et éditrice britannique Lesley Blanch – mariage à Londres, en 1945, elle est l'héroïne de son roman *Lady L.* ; il divorcera pour épouser la très jeune actrice Jean Seberg – il est alors, consul général à Los Angeles, lorsqu'ils se rencontrent. Séducteur au physique incertain, Juif inquiet, écrivain habité des pires doutes, enfin, « las de n'être que lui-même », qui ne cessera de faire le plein de je innombrables par tous les pores de la peau, il brouillera inlassablement son image, au point de tromper son éditeur de toujours (Gallimard), multipliant les mystifications et les vérités. Celui qui, lisant au dos de ses propres bouquins : « ...plusieurs vies bien remplies... aviateur, diplomate, écrivain... » souriait de s'en savoir bien d'autres encore, et plus secrètes... ne trouva pourtant, jamais d'assouvissement dans aucune d'entre elles. Au fameux *Questionnaire* de Marcel Proust auquel il avait sacrifié, en 1967, il avait répondu : [...]

– Ma qualité préférée chez l'homme ? *L'immortalité...* – Le principal trait de mon caractère ? *L'extrémisme.* – Ce que j'apprécie le plus chez mes amis ? *Je n'ai pas d'amis.* – Ce que je voudrais être ? *Romain Gary, mais c'est impossible.* (...) – Comment j'aimerais mourir ? *Vous vous foutez de moi, non ? D'aucune façon.* [...] Cité dans *Romain Gary, Les Cahiers de l'Herne*, 2005.

Il était né Roman Kacew en Lituanie dans une famille juive de Wilno, quatorze ans plus tard, en août 1928, émigré avec sa mère, à Nice, laquelle, après divers menus emplois, finissait par y gérer un hôtel pension : la Pension Mermonts. « En France, les rues sont pavées d'or » lui répétait-elle lorsqu'il était enfant, lui parlant de la France comme d'un pays de conte, rêvant de faire de Roman un Français, un génie, un diplomate, si sûre qu'elle était de la grandeur de son fils, de son avenir, de ses talents. Cette mère si extraordinaire, si protectrice, fabulatrice pour gagner sa vie, et à laquelle le rattachent tous ses souvenirs... « (...) des souvenirs de théâtre, des coulisses de théâtre. Je me souviens de la Révolution soviétique de 1917. J'étais couché sur la place Rouge, il y avait des balles qui sifflaient, ma mère s'est jetée sur moi pour me protéger. (...) », dit-il dans un entretien qu'il avait accordé à Radio-Canada en 1980, dans lequel on lui demandait de raconter un peu sa vie (quelques mois plus tard, il allait mettre fin à ses jours). [*Le sens de ma vie, Entretien*, publié par Gallimard en 2014]. Cette mère si présente, si aimante que nombre d'années plus tard, alors que son fils, capitaine, puis adjoint au chef d'État-major de l'Air à Londres, aviateur, couvert de décorations et qui plus est, auteur d'un premier roman remarqué, *Éducation européenne*, reçu et félicité par le Général de Gaulle en personne, a réalisé pour le une grande part, ce qu'elle avait rêvé de plus grand pour lui, alors que de loin en loin, il continue de recevoir les lettres qu'elle lui envoie de Suisse (on est en 1943), il obtient une permission, arrive à Nice, à la Pension où il est sûr de la retrouver, de la prendre dans ses bras : elle est morte trois ans plus tôt. De son vivant, elle avait écrit toutes ces lettres, près de « deux cents billets » qu'elle avait remis à une amie polonaise en Suisse, la chargeant

d'assurer ainsi la survie du cordon ombilical... Il arrivait à Nice, où sa mère n'était plus (*Mina était morte le 16 février 1941, d'un cancer de l'estomac*, sans rien savoir de son fils, pas même s'il était vivant), et il apprenait à ce même moment qu'il recevait une invitation à devenir membre, sans aucun examen d'entrée, du corps diplomatique français pour service rendu à la libération de la France. Il devenait diplomate, sans l'avoir cherché : il réalisait ainsi le dernier rêve de sa mère. « Il me fallait tenir ma promesse, revenir à la maison couvert de gloire après cent combats victorieux, écrire *Guerre et paix*, devenir ambassadeur de France, bref, permettre au talent de ma mère de se manifester. », écrivait-il dans *La Promesse de l'aube* (Gallimard 1960) « première autobiographie », écrite à l'âge de quarante-cinq ans, engagement par excellence, qui mettait sa mère et le rôle fondamental qu'elle joua dans sa vie au centre du roman. Car c'est à elle et non à lui qu'il consacrait ce livre.

« Je suis, dit-il, fils d'une Juive russe et d'un tatar, c'est-à-dire d'un homme dont la race était fâcheusement spécialisée dans les pogroms. Au fond, Gengis (Tartare) et Cohn (Juif) c'est moi... » S'il mystifia volontiers la réalité de ses origines familiales, reconnaissant la judéité de sa mère, mais entretenant le flou autour de son père, fourreur juif lituanien, tantôt Russe orthodoxe, tantôt Tatar ou Mongol (d'où naîtra le personnage de *Gengis Cohn*, dans *La Danse de Gengis Cohn* (1967), ou bien, l'acteur russe, Ivan Mosjoukine, Romain Gary (1914-1980) adora toute sa vie les déguisements, lui qui fut tout à la fois, homme d'action, diplomate, aviateur, écrivain, cinéaste, comédien, joueur, aventurier, et unique double lauréat du Prix Goncourt, la première fois pour *Les racines du ciel* en 1956 et la seconde fois sous le pseudonyme d'Émile Ajar, pour *La vie devant soi*, en 1975. C'est par le roman que viendra sa gloire. Il racontera dans *La Promesse de l'aube* (1960), ce vertigineux moment où il s'est senti véritablement reconnu comme écrivain, lorsqu'il

apprend que son roman *Éducation européenne* va être traduit en anglais et publié. « Un matin, au retour d'une mission particulièrement animée – nous faisons alors des sorties en vol rasant, à dix mètres du sol, et trois camarades étaient allés ce jour-là au tapis -, je trouvai le télégramme d'un éditeur anglais m'annonçant son intention de faire traduire mon roman et de le publier dans les plus brefs délais. J'ôtai mon casque et mes gants et restai longtemps là, dans ma tenue de vol, regardant le télégramme. J'étais né. »

Robert, Alice et la guerre. Histoire d'un sacrifice

Par Gaëlle Obiégly



Alors que la plupart des hommes ne voient dans la guerre qu'une corvée maudite, une perte effroyable de vies et de temps, il en va autrement pour Robert Hertz. Mobilisé en août 1914, il embrasse la guerre comme un événement salutaire. Elle lui apparaît comme l'heure culminante de sa vie. Nicolas Mariot, historien et sociologue, à qui l'on doit ce livre poignant, analyse la correspondance des jeunes époux Hertz. Du départ de Robert pour le front jusqu'à sa mort, le 13 avril 1915. La triste nouvelle sera annoncée à Alice dans les jours suivants. Elle apprend sans surprise que son époux est mort au feu. Leurs lettres sont de précieux documents. On y voit le sergent sociologue, éminent scientifique, distingué par son professeur Durkheim, devenir un fou de guerre. Tout ce livre explique la trajectoire spirituelle de Robert Hertz qui fait le choix de l'absolu. Ses paroles et ses actes en témoignent. Si sa mémoire a été honorée dans les années qui ont suivi son décès, il est aujourd'hui nécessaire de revenir sur l'engagement de ce normalien. Ses lettres s'ajoutent aux lettres et aux récits des combattants issus de la rue d'Ulm. Mais cette correspondance questionne un itinéraire personnel. La passion politique, intellectuelle et patriotique de Robert Hertz se voit augmentée par les conditions. Plutôt que subir la guerre, il en fait usage. Il aurait pu bénéficier d'une affectation moins exposée, mais il se dirige vers le danger. Il est âgé de trente-trois ans en 1914. Il ne garde pas un souvenir enchanté de son service militaire, à Reims, alors comment se fait-il que sa mobilisation soit portée par un lyrisme dont il dédaignera jusqu'au bout les conséquences ? C'est ce que ce livre donne à lire et à éprouver.

En août 1914, le sergent Hertz est mobilisé dans une unité non combattante affectée à la défense fixe de Verdun. Il appartient au 44ème RIT qu'il quittera selon sa volonté, à l'automne. Néanmoins, cette situation initiale a l'avantage de rassurer son épouse Alice : « Ne t'inquiète pas – nous ne marchons qu'en 4ème ligne – et ne serons pas exposés. » À la fin du mois, il fait allusion à la compagnie dans laquelle il se trouve, « nos troupiers, de grands enfants de trente à quarante-six ans qui font bombance et s'en donnent à cœur joie ». Il va devoir vivre avec des hommes mûrs indifférents aux promesses d'épopée. Ce qui le démoralise. La différence sociale, en revanche, stimule le sociologue Hertz. Homme de l'écrit, il remarque l'importance de l'oralité sur le front. Le spécialiste des croyances populaires note l'omniprésence des rimeurs dans les tranchées. Il découvre aussi et surtout l'intelligence des manuels. Précédemment, dans un livre d'un intérêt majeur, *Tous unis dans la tranchée** Nicolas Mariot a étudié la rencontre des intellectuels et du peuple pendant la Première Guerre mondiale. Il analyse ici le cas particulier de Robert Hertz. Celui-ci devra faire, tout au long de la guerre, avec son statut de bourgeois lettré parisien. Sa curiosité bienveillante pour les soldats va de pair avec un isolement parfois difficile. Réformateur socialiste, le sergent Hertz consacre beaucoup de lettres à raconter son intérêt et son émerveillement devant les talents manuels de ses hommes. Au fil des mois, il approfondit son observation des faits et gestes des soldats. Les descriptions se font de plus en plus précises. Il loue l'habileté des ruraux du régiment et leur connaissance de la nature. L'ethnographe regarde et analyse ceux qui l'entourent. Il ne manque pas de souligner la supériorité de ses subordonnés en considérant sa propre insuffisance. La débrouillardise des paysans le ravit. À présent, la distance sociale soutient une relation d'enquête alimentée par des observations minutieuses permises par la proximité physique de l'intellectuel et des manuels. Il s'emploie à décrire les manières par lesquelles ces derniers sont différents. Leur intelligence, indéniable, se porte sur la matière. Il s'agit d'une « intelligence descendue incorporée aux muscles ». Il ne s'ennuie pas, écrit-il à Alice, à les voir faire, il admire leurs gestes « et il me suffit d'essayer d'y mettre la main moi-même, au risque de les faire sourire, pour mesurer ce qu'il entre d'art, d'intelligente adaptation à la nature, d'exacte insertion de l'outil humain dans la matière – dans ce simple détail de remuer la terre. » Nicolas Mariot repère dans ces descriptions l'in-

*Nicolas Mariot. *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*. Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2013.

térêt des durkheimiens pour les phénomènes sociaux d'incorporation. En effet, Hertz remarque l'habitude gestuelle qui parvient à former le corps, à l'adapter à la tâche voulue. Lors de son séjour à la caserne, sans guerre et sans joie alors, il a noté l'objectif des entraînements et la répétition des mouvements, mais pour les déplorer. Au front, il s'émerveille de ces corps certes pleins d'habitude mais dont les gestes expriment de la pensée. De cette communauté à « la main adroite et l'esprit toujours en éveil » il dit « voilà nos maîtres ». La contemplation de ce groupe d'individus si différents de lui le contente. Ils partagent le même sort. Ils vivent la même guerre, mais la sienne est augmentée par des sentiments que les autres n'éprouvent pas. Le sergent Hertz est, lui, épris de la guerre. Ou plutôt, disons qu'il s'y voue corps et âme. Dès sa mobilisation, en août 1914, les lettres qui lui sont adressées par sa famille encouragent l'exaltation guerrière. On est sous le charme de la magie collective. Les lectures ethnologiques de Robert Hertz lui ont fait percevoir la guerre comme une œuvre sacrée, un sacrifice, l'abolition des vies individuelles. Il fait référence aux Maoris qui renoncent au boire et au manger tant qu'ils sont sous les armes. Sur le terrain, Robert voit ses idéaux déçus. Dans la Meuse, la guerre lui semble triviale. Mais il se reprend. D'abord, ses réflexes d'ethnologue l'amènent à considérer les pratiques populaires locales. Son admiration scientifique pour les capacités des ruraux lui permet de tromper l'ennui. Son militantisme socialiste trouve matière dans la fréquentation quotidienne des hommes du peuple. Toutefois il ne cache pas la déception qu'ils lui offrent aussi. Car ils affichent une apathie guerrière. Tandis que Robert démontre une fougue combattante qui suscite la réprobation de ses semblables, si différents. Contrairement à eux, il ne maudit pas la guerre mais la bénit « comme une chose sublime ». Il la vit, écrit-il à Alice, « dans une sorte d'extase joyeuse ».

Le 44ème RIT, auquel il a d'abord été affecté, le désespère par le défaitisme de ceux qui le constituent. Contrairement à Robert Hertz, le doute procure aux autres une joie mauvaise qui s'exprime dans le sarcasme, les propos amers. C'est cette « atmosphère âcre du 44 » qui conduit le sociologue à changer de régiment. Le 44 incarne les traîne-savates, qu'en sera-t-il du 330 ? Il apprécie sa nouvelle affectation, qu'il

trouve plus jeune et plus intéressante. Il exprime son enthousiasme le 23 octobre, mais Alice lui oppose sa vision. Exceptionnellement, elle en appelle au bon sens et regrette que son aimé n'ait pas été raisonnable. Le savoir dans une situation désormais bien plus dangereuse, aux avant-postes de la guerre, l'inquiète. Pourtant leur correspondance a dès le début nourri l'exaltation de son mari qui aspire à « cette région ardente où se consomme le plein sacrifice ». Elle apprendra sans surprise qu'il est mort héroïquement.

Nicolas Mariot
Histoire d'un sacrifice
Robert, Alice et la guerre
 Éditions du Seuil, coll. L'Univers historique.
 448 pages, février 2017.

Ouvrage publié avec le soutien de



En lien avec *Histoire d'un sacrifice*, on pourra lire deux ouvrages chroniqués précédemment dans *Florilettres*.

La correspondance de Paul Dupuy et Maurice Genevoix montre l'impact de la guerre sur la pensée des jeunes intellectuels mobilisés dès août 1914.

<http://www.fondationlaposte.org/florilettre/articles-critiques/correspondances-maurice-genevoix-et-paul-dupuy-par-gaëlle-obiegly/>

D'autre part, tout comme Apollinaire, Robert Hertz, qui est juif, s'engage sous les drapeaux avec l'espoir d'y gagner une légitimité dans la société française.

<http://www.fondationlaposte.org/florilettre/articles-critiques/apollinaire-lettres-calligrammes-et-manuscrits/>

Dernières parutions

Autobiographies

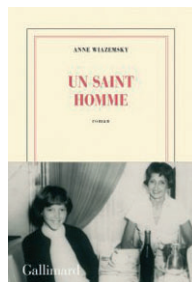


Ta-Nehisi Coates, *Le grand combat*.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Karine Lalechère. Avant *Une colère noire* (National Book Award 2015), magnifique et lucide constat sous forme de lettre à son fils adolescent d'une Amérique gangrénée par le racisme, Ta-Nehisi Coates a publié en 2008 *Le Grand Combat*, récit de sa jeunesse dans le West Baltimore des années 80. Issu d'un des quartiers les plus difficiles de la ville, où le crack et la criminalité font des ravages, où il faut être sans cesse en alerte pour ne pas devenir une cible potentielle, il aurait

pu comme bon nombre de ses amis et voisins succomber aux démons de la rue. Mais chose rare et extrêmement précieuse, il a un père et pas n'importe lequel. Paul Coates, vétéran du Vietnam et ancien Black Panther a rempli sa maison de livres, règne en despote sur ses sept enfants de quatre femmes différentes, prêche « la lucidité, la discipline et la confiance en soi. », leur transmet sa Conscience Noire, stimule leur capacité à réfléchir par eux-mêmes et à prendre leur destin en main. Le jour il veille sur la bibliothèque de l'université de Howard à Washington (99 % des étudiants sont Afro-Américains), le soir et les week-ends il imprime dans son sous-sol des textes militants oubliés. « À travers la Connaissance de Soi, mon père s'efforçait de nous montrer que nous étions plus que ce que l'Amérique voulait faire de nous, il voulait nous ouvrir les yeux sur la mort cérébrale qui se propageait des cités aux lotissements pavillonnaires. » Sa mère, enseignante, a elle aussi toujours cru en lui et redoublé de vigilance dans les moments où il aurait pu s'égarer. Ta-Nehisi Coates retrace sa trajectoire et son initiation au monde au sein de cette famille hors norme, de sa métamorphose d'enfant rêveur, d'adolescent mal dans sa peau rétif à la scolarité au jeune homme admis à l'université de Howard. Il relate le cheminement de sa compréhension du quotidien des Noirs américains, comment son regard et son esprit se sont aiguisés au contact des livres (les étincelles qu'ont été les vieux journaux des Black Panthers de son père, Malcolm X, Richard Wright ou James Baldwin), l'importance du rap et du hip-hop, les réussites et les vies brisées qu'il a pu observer autour de lui. Et s'il est devenu ce journaliste et écrivain engagé, figure en vue d'une nouvelle génération d'intellectuels, il sait qu'il le doit à sa propre détermination et au combat admirable de ses parents pour sauver leurs enfants de l'abîme. Éd. Autrement, 272 p., 19 €. Élisabeth Miso.

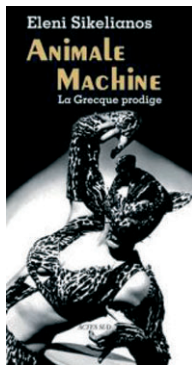
Anne Wiazemsky, *Un saint-homme*. « Toujours surchargé de travail, il prenait sur ses heures de sommeil pour lire, pour approfondir sa connaissance des Évangiles. Pour penser aux siens aussi, aux Sables-d'Olonne, et à ses élèves dont il était sans nouvelles. À vous surtout, ma petite Anne. Je vous avais quittée alors



que vous partiez vers une nouvelle vie et cela me tourmentait. Je me demandais ce que vous deveniez, je me reprochais de ne pas chercher à entrer en contact avec vous (...) » Écrivain, actrice, réalisatrice, fille du comte Wiazemsky-Levashov et petite-fille de l'écrivain François Mauriac, Anne Wiazemsky passe son enfance d'une ville à une autre ; Berlin, Caracas, Montevideo..., au gré des voyages de son père, joue son premier rôle en 1966, dans le film *Au hasard Balthazar* de Robert Bresson, fait la connaissance de Jean-Luc

Godard qu'elle épouse l'année suivante. En 1988, elle se tourne vers l'écriture. Un recueil de nouvelles, deux premiers romans l'ancreront définitivement comme écrivain, et elle en évoque la genèse dans son récit. Le héros de son récit, ce *saint-homme*, c'est l'aumônier de son adolescence au Venezuela, à Caracas, au début des années 1960, dans une institution religieuse ; le père Deau, son professeur de français au collège, et celui qui, témoin de ses premières rédactions, l'encouragea à prendre la plume. Ils se perdent de vue, il la retrouve par hasard alors qu'il l'entend parler à la radio, l'appelle, reprend contact avec elle qu'il n'a jamais oubliée, la revoit, lui écrit, l'assure de son soutien. L'auteur alterne ainsi les souvenirs lointains et les récits de retrouvailles, raconte ce lien invisible qu'ils ont su tisser, même à distance – lui, homme d'Église, elle, rétive à l'autorité, peu portée sur la religion – même sans s'être vus pendant vingt-cinq ans, en filigrane de son propre cheminement au fil des ans et des publications de ses romans. Éd. Gallimard, 120 p., 14,50 €. Corinne Amar.

Récits



Eleni Sikelianos, *Animale Machine*.

La Grecque prodige. Traduction de l'anglais (États-Unis) Claro. « Il importe qu'il y ait des trous dans une histoire familiale qu'on ne puisse jamais remplir, qu'il y ait des secrets et des mystères, des migrations et des invasions et des lignées troubles. Ainsi c'est de l'histoire humaine dont nous parlons. » Dans *Le Livre de Jon* Eleni Sikelianos explorait déjà une veine autobiographique en rendant hommage à son père, personnage magnétique et héroïnomane descendant d'une lignée d'aristocrates grecs. Avec *Animale Machine* elle est partie cette fois-ci sur les traces de sa grand-mère maternelle Helene, une danseuse de cabaret burlesque qu'elle a peu connue. Pour broser le portrait de cette

légende familiale, la poétesse américaine a opté pour un récit kaléidoscopique nourri de ses propres souvenirs, de photographies, de coupures de presse, d'affiches, des voix de sa mère et de ses tantes, de registres littéraires différents ou encore de détails sur l'introduction de la danse du ventre sur le sol américain. Avant de finir sa vie dans un mobile home du désert Mojave entourée d'une chèvre, d'un mainate, d'aquariums et de collections de pierres, Helene Pappamarkou a emprunté un parcours chaotique. Fille d'un immigrant Grec qui avait fui Smyrne en feu en 1922, elle a fait ses débuts d'artiste dès l'enfance en dansant dans les tavernes de l'Ohio, du Michigan ou de l'Illinois où se produisait son père. Adulte, elle a continué d'exposer son corps sous des noms de scène aussi flamboyants que Melena la Fille Léopard ou la Grecque prodige, a conlôlé cinq fois avec un contrebassiste de jazz, un braqueur de banques, un aviateur, un nain, un révérend noir et mis au monde trois filles. Le rôle d'épouse et de mère ne semblait pas vraiment taillé pour elle. « Qu'est-ce que le corps sexuel quand il est sous

les projecteurs, quand il se retrouve dans l'ombre d'une maison ? » Eleni Sikelianos s'interroge ainsi sur les origines, sur l'héritage familial, sur les transformations de la mémoire, sur la perception des événements et des souvenirs que nous en avons. « Comment relier les morceaux, comment nous relier à ceux qui nous entourent, comment ressentir une partie des choses, une partie de qui nous sommes. » Éd. Actes Sud, 208 p., 22 €. [Élisabeth Miso](#).

Romans



Fuminori Nakamura, *L'Hiver dernier, je me suis séparé de toi*. Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako. En 2013, aux mêmes éditions, il avait publié *Pick-pocket*, thriller remarqué qui racontait l'histoire d'un homme qui avait pour préoccupation la foule anonyme de Tokyo, où il se choisissait pour cibles des gens riches qu'il délestait de leur portefeuille, avec une dextérité telle que lui-même pouvait ne pas se souvenir l'avoir fait ; un solitaire sans attaches et sans questionnement, jusqu'au jour où il rencontrait un enfant et un chef yakuza, lesquels allaient remettre

sa vie sinon son destin en question... Dans ce nouveau roman, noir à nouveau, un journaliste est chargé d'écrire un livre sur un photographe de trente-cinq ans, accusé d'avoir immolé deux femmes et condamné à la peine capitale, et va lui rendre visite en prison, pour tenter de comprendre ou du moins, d'appréhender l'horreur de l'acte. Folie ? Art ? Entre son quotidien dont il informe le lecteur, une visite au détenu, sa rencontre avec la sœur de ce dernier, des lettres lues du détenu à sa sœur, des rapports ambigus avec son éditeur, et à mesure que son enquête progresse, le journaliste pénètre peu à peu ce monde déstabilisant où rien n'est rationnel, où plane l'ombre de *Sang froid* de Truman Capote, où l'amour flirte avec la sexualité, la mort, et les identités ne sont pas celles qu'on croit être. Tout s'emmêle, et s'épaissit de mystère. « Chère sœur. La prison, ce n'est pas si mal que ça. Ça commence pourtant à faire une paye. Pardonne-moi de t'écrire encore un courrier de ce genre, s'il te plaît. (...) Toi tu me pardonnes. Ou, plus précisément, tu m'acceptes. Mais ici, personne n'est comme ça. La prison ce n'est pas si mal comme je viens tout juste de l'écrire, mais il y a une exception. C'est la nuit. (p. 13) » Éd. Philippe Picquier, 192 p., 17,50 €. [Corinne Amar](#).

Mémoires

David Hume, *Abrégé du traité de la nature humaine*. Suivi de *Ma vie*. Traduction, notes et préface de Maxime Rovere. À vingt-trois ans à peine, il entreprenait la rédaction du *Traité de la nature humaine*, essai en trois volumes, un livre-phare où sa pensée se trouvait déjà presque toute concentrée et publié de 1737 à 1740. Né à Édimbourg en 1711, d'une famille de la petite noblesse, mort 65 ans plus tard, très tôt lecteur insatiable et passionné de philosophie antique, David Hume cherchait ici à observer ce dont notre esprit est constitué : idées, tendances, volonté, sentiments, à en analyser notamment, les notions ou les principes ; autrement dit, à fonder la science de l'homme sur la solidité de l'observation et



de l'expérience et non pas sur la présomption d'hypothèses fantaisistes. Son essai n'est pas accueilli comme il l'espérait, et la déception est immense. Il tente alors, en 1740, de relancer l'intérêt en publiant un *Abrégé du traité de la nature humaine*, mettant à nouveau l'accent sur la nouveauté du propos, se voulant moins austère, « plus intelligible aux facultés ordinaires des lecteurs ». En 1776, il rédigeait *Ma Vie*, faisant part de son cheminement. « Il est difficile de parler de soi longtemps sans vanité. Je serai donc court. On pourra cependant regarder comme un trait de vanité la

fantaisie que j'ai d'écrire ma vie ; mais ce récit ne contiendra guère que l'histoire de mes écrits ; et en effet, presque toute ma vie s'est consumée en occupations et en travaux littéraires (p.71). » Philosophe, historien, voyageur, secrétaire d'ambassade, puis ambassadeur d'Angleterre en France, il eut pour mérite d'avoir été le premier qui ait cherché à faire de l'histoire autre chose qu'un récit de guerre, et tint compte tout autant de l'état social, des mœurs, de la littérature et des arts. Éd. Rivages poche/petite bibliothèque, 105 p., 6,60 €. [Corinne Amar](#).

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



Le Printemps des Poètes 2017, 19ème édition Du 4 au 19 mars.

Thème 2017 « Afrique(s) »

Ce 19ème Printemps des poètes invite à explorer le continent largement et injustement méconnu de la poésie africaine francophone. Si les voix majeures de Senghor, U Tam'si ou Kateb Yacine par exemple, ont trouvé ici l'écho qu'elles méritent, tout ou presque reste à découvrir de l'intense production poétique africaine, notamment celle, subsaharienne, qui caractérisée par une oralité native, tributaire de la tradition des griots et nourrie par ailleurs des poésies d'Europe, offre des chemins neufs sur les terres du poème.

Parole libérée, rythmes imprévus, puissance des symboles et persistance du mythe: écoutons le chant multiple des Afriques, du Nord et du Sud.

Il va de soi que cette exploration ne peut ignorer les voix au-delà du continent africain, des Antilles à la Guyane, de Madagascar à Mayotte ... Ce 19ème Printemps des Poètes sera l'occasion de mettre en avant notamment l'œuvre de Léopold Sédar Senghor et de Tchicaya U Tam'si.

Jean-Pierre Siméon, Directeur artistique

La Fondation La Poste soutient l'impression de six cartes postales poèmes aux couleurs de l'Afrique – reprenant des extraits de poèmes de Léopold Sédar Senghor, Tchicaya U Tam'si, Edouard J. Maunick, Véronique Tadjio, Mohammed Zidane, WereWere Liking – qui seront distribuées dans les Villes et villages en poésie.

Un clip reprenant le visuel et les poèmes cités sur les cartes postales est diffusé dans les bureaux de poste pendant la manifestation :

<http://www.fondationlaposte.org/projet/printemps-des-poetes-2017/>

Le site du Printemps des Poètes : <http://http://www.printempsdespoetes.com/>

Prix littéraires

Prix Sévigné 2016 Remis le 8 mars 2017 Musée Eugène Delacroix, Paris.

Le Prix Sévigné, créé en 1996 et soutenu par la Fondation La Poste depuis 2006, récompense l'auteur d'une édition de correspondances inédites, ou apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires.

Remise du Prix Sévigné 2016 le 8 mars 2017 à 18h30, au Musée Eugène Delacroix, Paris

Musée national Eugène Delacroix
6 rue de Furstenberg
75 006 Paris

Le prix Sévigné 2015 a été attribué en mars 2016 à Brigitte Émile Zola et Alain Pagès pour *Émile Zola, Lettres à Alexandrine - 1871-1901*, Gallimard.

Pour le prix 2016, les jurés ont présélectionné :

- François-René de Chateaubriand - *Correspondance générale, 1831-1835, Tome IX*, Gallimard.
- Alexandre de Humboldt - *Lettres à Claire de Duras, 1814-1828*, Manucius.
- Henri Michaux - *Donc c'est non*, Gallimard.



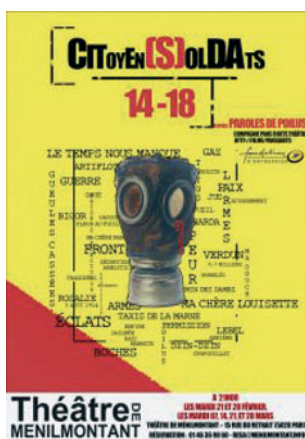
Les membres du jury du Prix Sévigné :

Claude Arnaud
 Jean-Pierre de Beaumarchais
 Manuel Carcassonne
 Jea-Paul Clément
 Charles Dantzig
 Anne de Lacreteille, Présidente Fondatrice
 Marc Lambron, de l'Académie française
 Diane de Margerie
 Christophe Ono-Dit-Biot
 Son exc. Daniel Rondeau

Prix Envoyé par La Poste Lancement de la 3ème édition.

Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre.
 Remise du prix fin août, début septembre.

Théâtre



Citoyen(S)oldats, à partir de lettres de poilus, 1914-1918, Du 21 février au 25 avril 2017.

Compagnie Pans d'Arts Théâtre.

À l'occasion du Centenaire de la Première Guerre mondiale, la Compagnie crée un spectacle à partir de lettres de poilus écrites sur le front. Les lettres sélectionnées surprennent par la qualité de l'écriture de ces soldats ordinaires, au courage « extra-ordinaire ». Les thèmes abordés (paternité, vie quotidienne, patriotisme, foi, peurs, horreur des combats, permissions) donnent à voir, par leur diversité, la société telle qu'elle était en 1914-1918.

La Compagnie, agréée par l'Éducation nationale, communique un dossier pédagogique aux professeurs qui ont décidé d'emmener les collégiens au spectacle. Les comédiens se déplacent dans les classes pour échanger sur le spectacle et aborder en particulier la notion de citoyen-neté.

Les collèges qui participent au projet :

- Collège privé » Votre école chez vous (handicapés) 29 rue du Merlin 75011.
- Collège Pierre Jean de Béranger 75003 Paris
- Collège Joliot-Curie, Bagneux
- Collège de la Paix Issy-les-Moulineaux
- Collège Paris-Curie à Sceaux
- École élémentaire La Roue B à Fontenay-aux-Roses
- École élémentaire Louis Hachette au Plessis Robinson

6 représentations au Théâtre Ménilmontant à Paris,
 les mardis à 21h00, du 21 février au 28 mars, prolongations jusqu'au 25 avril.

<http://www.pansdarts.fr>

<http://www.menilmontant.info/fr/programme/citoyensoldats>

Autres manifestations

Spectacles



« **Madeleine, l'amour secret d'Apollinaire** »
Guillaume Apollinaire et Madeleine Pagès
Du 9 janvier au 27 mars 2017
Les Déchargeurs, Paris.

LA PIÈCE

Madeleine ce qui n'est pas à l'amour est autant de perdu.
 « Cote 146 » Lettre de Guillaume à Madeleine du 2 juillet 1915
 Apollinaire

1915, Guillaume Apollinaire prend le train en gare de Nice. Il rencontre une jeune femme, Madeleine Pagès. Les deux voyageurs se plaisent, parlent poésie, échangent leurs adresses. Si la correspondance de Guillaume Apollinaire à Lou est universellement connue, celles de Madeleine et ses récits plus secrets sont d'une sensibilité exceptionnelle. Aux fantasmes flamboyants de Guillaume, Madeleine a apporté une réponse féminine subtile et ardente. Sa personnalité et la finesse de son écriture expliquent aussi son rôle de muse et la richesse de ce dialogue avec le poète. Une relation épistolaire d'une liberté inouïe, fondée sur le mythe du coup de foudre et de l'amour idéal se développe.

Alexandrine Serre et Pierre Jacquemont livrent une lecture sensible et très touchante de cette correspondance qui comprend des inédits. À travers leurs voix, le spectateur découvre avec enthousiasme et intérêt l'écriture littéraire de Madeleine Pagès.

DISTRIBUTION

D'après les correspondances de Guillaume Apollinaire
 et Madeleine Pagès (d'avril 1915 à septembre 1916)
 Adaptation : Pierre Jacquemont
 Avec Alexandrine Serre et Pierre Jacquemont

Avec le soutien de Jean-Pierre Pagès et Laurence Campa.
 Lecture créée le 8 mars 2016 dans le Cadre du Printemps des poètes aux 3 Pierrots, Saint Cloud. Le spectacle est labellisé par la mission du centenaire de la Première guerre mondiale 1914-2014

LES DÉCHARGEURS

3 Rue des Déchargeurs - 75001 Paris
<http://www.lesdechargeurs.fr>
 les lundis – 18h30

Publications soutenues par
La Fondation La Poste

février-mars 2017

Bertrand de Gordes, lieutenant Général du Roi en Dauphiné. Correspondance reçue (1572)

Presses Universitaires de Grenoble

Édition critique de lettres reçues par M. de Gordes pendant l'année 1572, enrichie d'une introduction relative à l'origine du fonds, au lignage Simiane de Gordes et à une mise en contexte historique des lettres et d'annexes contenant des notices biographiques des principaux épistoliers, un tableau récapitulatif des lettres de l'année 1572 et un index des personnes. Parution : 26 janvier 2017
<http://www.puf.com/>

Nicolas Mariot, *Robert, Alice et la guerre. Histoire d'un sacrifice*
Éditions du Seuil, 2 février 2017



Édition établie par Nicolas Mariot, Directeur de recherche au CNRS.

Appelé à combattre lors de la mobilisation générale d'août 1914, Robert Hertz n'aura de cesse de quitter son premier régiment d'affectation, pourtant préservé des combats sanglants, pour rejoindre une unité au plus près du feu. Enfin muté au front, il trouve la mort au printemps 1915. La correspondance qu'il entretient avec sa femme Alice constitue une source précieuse pour comprendre ce jusqu'au-boutisme.

Normalien, Robert refuse de recourir à ses appuis dans les cercles du pouvoir pour se mettre à l'abri. Alors que certains amis et son jeune frère l'exhortent à se protéger, il s'enferme dans une logique fatale : « Comme juif, comme socialiste, comme sociologue, je devais faire plus » écrit-il à Alice, quelques semaines avant de mourir.

<http://www.seuil.com/>

Voltaire, *Lettres choisies*
Éditions Gallimard Folio classique, février 2017

Voltaire
Lettres choisies
Édition de Nicholas Cronk



Édition établie par Nicholas Cronk

Le corpus épistolaire de Voltaire, estimé à 40 000 lettres, est l'un des plus considérables dans la littérature occidentale. Plus de 15 000 lettres sont connues (à comparer avec les 1100 lettres de Mme de Sévigné, 4000 lettres de Flaubert ou 8000 de Beckett). Voltaire s'adresse à plus de 1800 correspondants, et ses lettres, qui s'échelonnent sur une période de plus de soixante-dix ans, sont rédigées en français, mais aussi en anglais, en italien, en allemand et en latin. Il s'agit de l'une des correspondances européennes les plus importantes, emblématique de la République des lettres.

Le texte des lettres reproduites dans cette anthologie est celui de l'édition de la Correspondance de Voltaire parue dans la bibliothèque de la Pléiade (18 volumes). La sélection de 250 lettres en comprend six inédites.

Nicholas Cronk a cherché dans ce choix à montrer la richesse et la diversité de la correspondance comme objet littéraire. A côté des lettres qui répondent à des besoins utilitaires, il y en a d'autres qui sont de purs exercices de style.

L'édition comprend une préface, une « note de l'édition », un chapeau de présentation pour chaque lettre, des notes explicatives, une chronologie de la vie et de l'œuvre de Voltaire, une bibliographie, un index des noms de personnes citées par Voltaire.

4 lettres sont reproduites en fac-similé.

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-classique/Lettres-choisies4>

Gustave Flaubert, *Lettres à sa sœur*
Éditions La Part Commune, mars 2017

Correspondance croisée rassemblée par Joseph Peyronnet, extraite de la correspondance générale de Flaubert.

Nombre de sœurs d'écrivains sont restées dans l'ombre de leur grand homme de frère, alors qu'elles ont parfois joué les premiers rôles dans l'accomplissement de la carrière d'auteur embrassée par leur cadet ou leur aîné. Cette complicité fertile qui unit Gustave Flaubert à sa sœur Caroline en est un exemple.

Caroline fut la confidente, l'alter ego de son aîné de trois ans.

De 1839 à 1846, frère et sœur échangent près de quatre-vingt-dix lettres. Ils ont 15 et 18 ans quand débute la correspondance. Inséparables pendant l'enfance où ils étaient camarades de jeux et partenaires de théâtre, ils commencent à s'écrire lorsque Gustave entreprend à Paris des études de droit.

Caroline est l'une des rares correspondantes à lui tenir la dragée haute, à savoir lui répondre sur la même tonalité, dans un style plein de vivacité, riche en calembours, plaisanteries et roseries dont leur entourage fait les frais. Elle raconte les péripéties familiales, les derniers événements touchant le Tout-Rouen, commente l'actualité nationale ou régionale. La liberté de ton qui irrigue leurs lettres amuse et séduit.

La dernière lettre que Gustave écrit à sa sœur est prémonitoire. Elle a 21 ans et vient de se marier. Deux mois après avoir mis au monde une petite fille qu'elle nomme Caroline, elle meurt d'une fièvre puerpérale. Gustave Flaubert élèvera, avec l'aide de sa mère, la petite orpheline sur laquelle il reportera l'affection débordante qu'il éprouvait pour sa sœur.

<http://www.lapartcommune.com>

Correspondance France Mexique, étincelles d'une sensibilité commune

Somogy éditions d'art, mars 2017



À l'origine du projet, l'intention de publier les deux lettres de Victor Hugo adressées au peuple mexicain lors de l'intervention française en 1862. De cette idée naît ce livre, qui désormais rassemble plus de cent lettres inédites échangées entre les deux pays de 1789 à 1964, fruit des longues recherches de M. Pérez Siller, historien spécialiste des relations franco-mexicaines.

Le livre Correspondance France-Mexique est un ensemble d'histoires de migrants - célèbres ou inconnus - qui vécurent en France ou partirent chercher fortune au Mexique au long du XIX^e et début du XX^e siècle. Médecins, précepteurs, agriculteurs, artisans, soldats et officiers qui partirent s'installer dans différentes régions du Mexique racontent leurs péripéties et leurs expériences aux parents restés en France. De même, des Mexicains partis en France, influencés par la culture française et les idées d'avant-garde - qui auront une répercussion certaine sur la vie politique et intellectuelle du Mexique - nous font part de leurs impressions et réflexions. Ainsi s'alternent des histoires individuelles et collectives, d'amour et de nostalgie, de succès et d'échecs, de tragédies et d'espoir. Situées dans leur contexte par l'historien Javier Pérez Siller, spécialiste d'histoire franco-mexicaine, elles sont le témoignage de la construction d'une identité et révèlent ainsi les fils les plus sensibles des relations entre les pays.

Un livre unique couvrant plus d'un siècle et demi d'histoire entre la France et le Mexique avec des lettres inédites de Jean et François Arago, Lafayette, Victor Hugo, Louis Pasteur, Auguste Rodin, Diego Rivera, Émile Bénéard, Gabriela Mistral, Max Aub, Jacques Soustelle, Charles de Gaulle, Victor Serge, Marcel Bataillon, Mircea Eliade entre autres.

<http://www.somogy.fr/livre/correspondance-france-mexique?ean=9782757209998>

Rudyard Kipling, Mes petits chéris. Lettres inédites et délicieuses à ses enfants.

Éditions Arléa, 23 mars 2017

Lettres choisies, présentées et traduites de l'anglais par Thierry Gillyboeuf.

Illustré par des dessins de l'auteur.

Inédit en français.

La première lettre de Kipling à ses enfants date du 8 mars 1906.

Souvent réduit à un simple auteur pour la jeunesse ou bien à un chantre du colonialisme et de la morale, ces lettres à ses enfants montrent un Rudyard Kipling débordant d'amour et d'humour.

Émaillée de dessins humoristiques, constellée de jeux de mots, cette correspondance mélange les menus faits du quotidien et les événements officiels les plus importants, que l'auteur des Histoires comme ça raconte avec un formidable sens de l'exagération et du grotesque. Dans la plus pure tradition du nonsense anglais, il manie l'absurde et croque avec une délicieuse férocité amis et membres de la famille.

Il singe également la langue des enfants et tourne en dérision leur orthographe approximative. Qu'il parle de la réception du prix Nobel ou d'un voyage en grandes pompes au Canada, il a le sens du détail qui fait mouche, trouve toujours l'élément qui fera rire ses enfants, surnommés affectueusement « le vieil homme » et « l'oiseau », et qui leur fera oublier aussi l'ennui et la rigueur du pensionnat - Kipling ayant lui-même connu une douloureuse période dickensienne dans son enfance, il faut peut-être y chercher cette capacité d'empathie paternelle qui le caractérise. Mais ces lettres à l'inventivité affectueuse et joyeuse pourraient n'avoir qu'un intérêt anecdotique, si on ne les savait encadrées par deux drames : la perte prématurée de deux de ses trois enfants.

Le choix de Thierry Gillyboeuf, sa présentation et sa traduction rendent merveilleusement le charme de cette correspondance qui porte en elle le « secret d'enfance magique de la vie ».

<http://www.arlea.fr>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563


ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/



www.fondationlaposte.org